

qui usuregue avec...
 ones comme on commande à
 pauvres (« excusez-nous d'arriver
 u déboite » et autres « jeune homme,
 oulez-vous traduire l' ») tombe en
 jeune guerrecoloniale et, n'ayant pas su
 choisir à temps ses amis, finira très
 nal.

Et là tout se complique : parce qu'il
 a aussi une affaire de messages
 d'amour qu'un soldat viet minh a con-
 fié à un enfant muet pour qu'il le
 véhicule à sa femme, servante à tout
 faire dans une famille française de
 Saïgon.

La géographie. Du nord du Viet-
 nam au Vietnam du Sud, de Saïgon à
 Paris, par la voie lente d'un paquebot
 d'exilés coloniaux, le message est em-
 pêché par la topographie.

Le temps. Il mettra plus de 20 ans
 pour parvenir à sa destination et quand
 aujourd'hui, elle le déchiffre enfin,
 vieille excitée fatiguée, elle répond à
 l'adresse en envoyant sa fille dans le
 Vietnam contemporain.

L'espace. Tout cela n'a pourtant pas
 grande importance, étant donné l'ordre
 du monde. Un météorite s'écrase sur
 terre et se scinde en mille éclats dont
 certains rochers, géologiquement in-
 triquants, de la région montagneuse de
 Thanh-Hoa, dans le nord du Vietnam,
 sont peut-être la trace.

La légende. Mais c'est encore plus
 compliqué parce que ces pierres levées
 que les Vietnamiens nomment
 « rochers de l'attente » sont l'objet
 d'une mythologie dont fait justement
 état le message (une femme minéralisée
 à force de guetter son mari absent),
 précisément transposé dans l'espace, à
 ce propos inscrit dans le temps et qui,
 du coup, nous ramène à l'histoire.

Une légende qui ricoche dans
 l'espace, fait écho dans le temps et
 moule une intrigue terrestre, autrement
 dit : *Poussière d'Empire*, le premier
 long métrage du réalisateur franco-
 vietnamien Lâm-Lê, dont la magie
 rationnelle fera long feu dans le
 cinéma. En tout cas, un film dont la
 richesse exulte à chaque image et qui
 par surabondance dérouterait risque de
 rabattre le commentaire habituel sur ce
 qui, dans le film, lui est le plus
 familier : la politique et la polémique.

La politique parce que Lâm-Lê
 brasse 20 ans d'histoire vietnamienne et
 que l'empire dont il conte les
 poussières, c'est évidemment l'effon-
 drement de l'empire colonial français.
 Et d'aucuns diront que Lâm-Lê est par
 exemple un peu léger d'étudier en un



J.F. Stévenin et Dominique Sanda dans « Poussière d'Empire » de Lâm-Lê

plan express (un poste de radio qui per-
 dure tandis qu'autour de lui le décor du
 même appartement se métamorphose
 au fil des modes) est l'histoire de deux
 républiques françaises (la quatrième et
 la cinquième). Ou encore, qu'il est un
 peu succinct, qu'étant un des premiers
 cinéastes étrangers à recevoir
 l'autorisation de tourner un film au
 Vietnam, il n'ait pas saisi à l'occasion
 d'un peu d'éthno-politique curieuse. A
 poil, et mille sabords ! Le coup du
 poste de radio est un raccourci d'un

humoristique achevé, parce que,
 mimant sur les bibelots, il ne pouvait pas
 montrer plus cruellement l'évolution
 des mœurs bourgeoises françaises (du
 design au branché en passant par l'ef-
 farant rétro).
 Quant à l'absence de perspicacité sur
 l'histoire vietnamienne et sa situation
 contemporaine, c'est à se tordre. D'une
 part parce qu'on n'avait encore jamais
 vu au cinéma français une telle finesse
 dans l'analyse de la situation in-
 dochinoise au début des années 50 :

face à la patience déterminée des
 paysans soldats, le désarroi pathétique
 du sabre (le sergent Tamiam) et
 l'hystérie désuète du goupillon (la
 sœur évangéliste). D'autre part, parce
 qu'il suffit que Lâm-Lê filme
 aujourd'hui un boeing 747 Air-France,
 blanc et flamboyant neuf sur l'aéroport
 délabré de Tam-sam-hut où pourrissent
 les cinédières d'avions abandonnés par
 les Américains, pour mesurer qu'entre
 ici et là-bas, et, entre là-bas et là-bas, il
 y a comme un léger hiatus malaisant.

liquement » vietnamienne, ces qui,
 contraire, esthètes, la détestent, la
 trouvant trop théâtrale donc pas du
 tout cinématographique, des qui
 soutiennent que la deuxième partie est
 tout ce qu'il y a de bien et la première
 excentrique. Des qui, enfin, n'aiment
 ni l'une ni l'autre (mais que ceux-là
 aillent agonir ailleurs).

Encore une fois, cette diatribe un
 rien convenue, risque de briser la
 beauté essentielle du film.

Car après tout, dans cet em-
 brouillamini rêveur d'histoire et de
 géographie, de politique et de fiction,
 de légende et de cosmogonie, il y a cette
 aventure essentielle du message qui
 court, qu'on peut filer aisément et qui
 fait clairement fédération entre toutes
 les intrigues du film. Comme un furet
 romanesque, on sait où il nait, com-
 ment il mène sa vie (qu'il est passé par
 ici, qu'il repassera par là) et où il vien-
 dra mourir. C'est une des pistes d'accès
 au film : quelque chose comme la
 démonstration mathématique appliquée
 à la mécanique céleste et confrontée à
 la métaphysique du monde : que tout
 marche en se déglissant.

Gérard LEFORT